

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 102

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : l'orfèvre d'Amsterdam
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

HIVERNAGE

L'hiver n'est pas pour les pays tempérés une saison de repos : on y travaille presque autant qu'en été, on exécute dans les champs les ouvrages de fond : défoncements, labours, creusements de fossés, transports d'amendements, d'engrais ; on coupe les bois et les haies ; par temps doux, on plante les arbres, on opère les nivellements, on sépare les chemins, tous travaux qui n'exigent pas une solution immédiate, car on peut les faire durer pendant tout l'hiver, mais ils n'en ont pas moins une extrême importance.

La vie à l'extérieur, que nécessite ces occupations, offre les plus grands avantages pour la santé, pourvu qu'on ait de bonnes chaussures et qu'on évite les refroidissements. On respire à l'aise, on a un vigoureux appétit. Le sang circule rapidement, se purifie et se vivifie sous l'action d'un air d'autant plus pur qu'il est plus froid.

Rentrons à la ferme, et avant de penser à nous, songeons aux animaux ; nous sommes du reste à l'époque des engraisements intensifs ; on dispose pour cela les provisions laissées par les récoltes d'été et d'automne : grains, fourrages, racines, pommes de terre, etc.

Les animaux de rapport et d'engrais restent à l'étable ; il semble qu'ils n'ont pas besoin d'autres soins que de recevoir leur nourriture ; il importe cependant de veiller à leur hygiène qui se réduit à trois points : aération de l'étable, propreté, température

constante et moyenne de 15°, un peu plus pour les bêtes à l'engrais.

Celles-ci, comme du reste les vaches laitières, demandent pour tirer le meilleur parti des aliments qu'on leur donne, la tranquillité du corps et même d'esprit ; alors elles transforment la plus grande partie possible des aliments en leur substance : si on les dérange, si on les tourmente, si elles ont froid ou chaud, il y a naturellement perte. Le refroidissement les oblige à dépenser, à brûler une plus grande partie de leur substance pour maintenir leur température normale. La chaleur produit la transpiration, fait perdre l'appétit et risque de causer un refroidissement subit.

Voilà des notions essentielles que tout le monde possède mais qu'on néglige quelquefois dans la pratique.

Pour la même raison nous devons donner au bétail la boisson à l'état tiède, afin qu'elle ne le refroidisse pas ; au moins faut-il que l'eau soit apportée dans l'intérieur de l'étable assez longtemps d'avance pour qu'elle prenne la température du milieu ; de cette manière elle ne fera jamais de mal. De temps en temps, surtout quand il y aura un beau soleil, on fera sortir les animaux et on profitera du moment pour nettoyer et aérer à fond les étables.

Avec cela, la bonne nourriture et le pansement régulier, les braves bêtes se porteront à merveille et rendront avec usure à leur maître les soins qu'ils en auront reçus.

Un mot des outils et instruments agricoles : De grâce ! ne les laissons pas dehors, l'hiver leur serait fatal. Du reste, il n'y a rien qui donne un air négligé à la ferme et

mauvaise réputation aux fermiers comme de voir la cour et les champs encombrés d'instruments égarés : outre que dans la cour ils constituent un danger permanent pour les animaux et même pour les gens. Faut-il ajouter qu'un peu de propreté dans la cour de la ferme sied bien mieux que les amas de boue et de fumiers épars ? On s'imaginerait trop que le fumier ne se fait pas bien s'il n'est pas éparpillé sous la pluie et les frimas ; c'est là, au contraire, le moyen de lui faire perdre le purin, c'est-à-dire la partie la plus riche en éléments de fertilité.

Rentrons à la maison, on y est si bien en hiver au coin du feu à condition cependant de ne pas trop se tenir sur les fourneaux. Les petits chats qu'on voit sans cesse calés contre le feu ne vivent pas, tandis que ceux qui chassent sans cesse au dehors deviennent forts et vigoureux.

C'est le moment de faire régner dans les maisons la plus exquise propreté si l'on veut vraiment jouir de la vie d'intérieur qui fait le charme de l'hiver. Veillons aussi à l'aération des appartements, particulièrement des chambres à coucher.

Il en est qui s'imaginent qu'on n'a pas besoin de renouveler l'air des appartements en hiver, comme si, en tout temps, on n'avait pas besoin de respirer ! Dans les pièces qui ont des cheminées où l'on fait du feu, l'air se renouvelle de lui-même pour alimenter la combustion, en sorte les cheminées constituent non seulement un moyen de chauffage, mais le meilleur appareil d'aération. Les fourneaux et calorifères établis, pour la même raison, un courant d'air, mais il s'en échappe toujours une cer-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régнал

Nicolas saisit au vol celui-ci, y attacha solidement l'objet, puis, après un geste d'adieu touchant, s'éloigna rapidement.

Jacquine, pendant ce temps, tirait à elle le mystérieux envoi.

Un solide papier enveloppait une lettre et un petit bijou d'argent finement ouvragé, que la jeune fille regarda sans en deviner l'usage.

Elle l'abandonna très vite pour lire la chère écriture qui l'accompagnait.

Jacquine,

Obéissez à votre père. Oubliez moi. Je ne veux pas que vous pleuriez plus longtemps. Je vous dis adieu en ce monde.

Permettez-moi seulement de vous offrir un souvenir bien humble, une chose que j'ai imaginée pour vous, un petit instrument qu'il faudra mettre à votre doigt quand vous travaillerez. Il vous préservera des blessures dont je vous ai vue souvent bien souffrir.

Hélas ! j'avais rêvé aussi ciseler nos anneaux de mariage. Adieu, Jacquine, je quitte Amsterdam... J'espère que votre père ne vous défendra pas de vous servir du modeste cadeau que vous supplie d'accepter celui qui ne vous reverra plus.

Nicolas VAN BENSHTATIN.

En achevant la lecture de ces mots si simples, si peu cherchés, venue du cœur, Jacquine éclata en sanglots.

— Toujours !... toujours à toi ! fit-elle à travers ses larmes. Rien ne me déliera de ma promesse. Tu peux partir !... Moi j'attendrai éternellement ton retour.

Trois ans plus tard, Jacquine épousait un riche manufacturier de Sheffield, un homme dont le négoce rayonnait dans le monde entier, jusqu'en Chine où l'on s'é-

vertuait à copier les précieux articles de sa fabrication.

Quand il avait demandé à l'armateur la main de sa fille, il avait été agréé avec enthousiasme ; et c'était avec fierté, triomphante et heureuse, que Jacquine, plus jolie que jamais, paraissait à son bras devant tous leurs amis réunis pour la fête du mariage. C'est que, en prenant pour époux le grand négociant, elle ne manquait pas à ses chers serments d'adolescente. C'est avec Nicolas van Benshtatin qu'elle s'unissait.

Nicolas, que sa gentille invention d'amour, si simple, si pauvre, avait fait millionnaire. Passé en Angleterre, il avait montré le dé — petit outil encore sans nom — à quelqu'un d'assez intelligent pour prévoir le succès d'un objet si utile. Une commandite, puis une réussite immédiate, complète, prodigieuse, avaient fait de l'ouvrier hollandais, en quelques mois, un glorieux parvenu du travail et de la persévérance courageuse.

tainie quantité de gaz délétères ; par conséquent, il faut de temps en temps, procéder au renouvellement de l'air dans les pièces qu'ils chauffent.

Vêtements suffisants, sans excès, soins de propreté. Eviter les passages trop brusques du chaud et du froid ; au chaud, ne jamais rester oisif, travailler, chanter, jouer et même prier, avec cela on mangera de bon appétit, on dormira bien, et l'hiver se passera dans de bonnes conditions sous la garde de Dieu.

(Sillon Romand.)



Comment le Caporal Bisson

entra dans la Garde Impériale

ANECDOTE HISTORIQUE

(Suite et fin.)

Pourquoi s'entouraient-ils de tant de mystère ?

Pourquoi payaient-ils si chèrement un service si simple ?

Ces questions se pressaient dans leur esprit et les rendaient perplexes.

Devaient-ils dire oui ?

Devaient-ils dire non ?

D'un autre côté, les deux tentateurs portaient à leur boutonnière la rosette d'officiers de la Légion d'honneur. Ils ressemblaient à des officiers supérieurs vêtus en bourgeois. Leur désobéir ne serait-il pas plus dangereux encore que de céder à leur fantaisie ?

D'ailleurs, le diable d'homme avait eu la finesse machiavélique de retirer de sa poche les deux louis promis pour récompense, et il s'amusait à les faire sauter dans le creux de sa main d'un air provocateur.

Comment deux pauvres bougres de briscards eussent-ils résisté à une pareille argumentation ?

Pendant que Renaudin, ayant ramassé son ceinturon et son shako, vole à son poste, Bisson jette bas sa tunique et, ainsi allégé, grimpe comme un écureuil à un orme peu éloigné du mur.

Parvenu à la hauteur convenable, il se suspend à une grosse branche et, à la force des poignets, gagne la crête du mur. De là, il saute résolument de l'autre côté.

La plus rude moitié de sa mission paraissait accomplie.

Mais, à peine, avait-il disparu aux regards des deux civils, que ceux-ci entendirent tout à coup éclater dans l'intérieur du jardin un épouvantable charivari.

Longtemps après, quand Nicolas et Jacqueline eurent célébré leurs noces de diamant, fait assez fréquent en Hollande, pays par excellence de la longévité, ils entendirent parler de villes antiques, jadis enfouies sous les cendres du Vésuve, qu'on venait de retrouver : Herculaneum et Pompéi. Dans les fouilles curieuses qui furent pratiquées, on découvrit, avec beaucoup d'autres choses que nous pourrions croire d'invention moderne, le dé ouvert par le bout, tel que celui dont se servent nos tailleurs.

Les bons vieillards, devenus patriarches, se plurent alors à raconter aux arrière-petits-enfants nés de leurs générations le joli conte de leur jeunesse, dont la morale aurait pu être :

Rien de nouveau sous le soleil — et — il ne faut jamais désespérer.

Georges RÉGNAL.

FIN.

C'était un duo entre un homme et un chien.

L'un hurlant de détresse, l'autre de fureur, ils se rapprochèrent de la porte.

Celle-ci s'ouvrit avec fracas et livra passage à un groupe digne de tenter l'ébauchoir d'un sculpteur.

Oh ! le splendide Terre-Neuve !

Avec quelle puissance dénuée d'effort il s'attachait à Bisson et faisait partie intégrante de sa personne !

Comme l'armée française paraissait petite, en comparaison de ce fier animal !

C'était juste le bas des reins que celui-ci avait choisi pour y implanter ses crocs.

Du pantalon rouge, il n'avait pas lissé assister grand-chose, au moins dans les régions où il opérait.

Par bonheur pour le patient, le chien ne se vit pas plus tôt en dehors de chez lui qu'il lâcha sa proie et l'abandonna dédaigneusement.

On eut dit qu'il jugeait son rôle terminé. L'ennemi n'avait-il pas été repoussé, et même avec pertes ?

La place n'avait-elle pas été défendue, et même avec gloire ?

C'était tout ce qu'on avait le droit d'exiger d'un honnête chien de garde. Pousser plus loin l'affaire, eût été bravade inutile.

En vertu de ce raisonnement, Tom laissa le vaincu se torturer de douleur sur l'herbe du parc et, agitant la queue en signe d'allégresse et de triomphe, il rentra dans le jardin.

O surprise ! En réintégrant son domicile, Tom se trouve face à face avec un nouvel intrus.

C'était le plus petit des deux messieurs. Le traître avait profité de l'instant où le cerbère bondissait dans le parc avec sa victime à la mâchoire pour franchir vivement le seuil de la porte et pour s'introduire dans l'intérieur du jardin.

Outré de tant d'impudence, Tom rappelle toute sa fureur.

Déjà il aigroise ses armes...

Déjà il s'apprête à s'élancer, gueule béante, sans se soucier de la canne levée, qui a la prétention de le tenir en respect...

A cette minute critique, une voix de femme se fait entendre :

— Tout beau, Tom, tout beau !

Tom, esclave de la discipline, ne tergiverse pas avec le devoir.

Il exécute un demi-tour et en deux temps et deux mouvements avance à l'ordre.

Une première tape amicale le paie de son obéissance. Une seconde tape, un peu plus ferme, lui impose silence.

Après quoi, M^{lle} de Montijo, car c'était elle en propre personne, s'avance, toute frémissante d'émotion, vers son auguste visiteur.

— Prince, qu'elle enfantillage ! minaude la belle Espagnole en acceptant le bras qui lui était offert.

Et les futurs époux s'éloignèrent à pas lents dans la direction du pavillon du jardin.

Une heure après ces événements, le général *** se présentait devant la porte du pavillon, restée grande ouverte et donnait respectueusement à son maître le signe de la retraite.

Dès que le prince se retrouva seul à seul dans le parc avec son confident :

— A propos, mon cher ***, lui demanda-t-il, et vos troupiers, qu'en avez-vous fait ?

— Prince, répondit ***, ni l'un ni l'autre ne vous a reconnu. Mais le blessé m'a appelé « son Colonel » et ma demandé en pleurant une compensation pour...

— Pour sa peau endommagée ?

— Nullement, Prince !

— Et pour quoi donc ?

— Pour son pantalon, réduit à l'état de guenille et dont il aura à rendre compte devant le Conseil de guerre.

— Fort bien. Et quelle compensation avez-vous promise ?

— Un pantalon neuf et les galons de sergent.

Accordé !

J'ajouterai un mot, en guise d'épilogue. Les notes recueillies ultérieurement sur le caporal Bisson, par la curiosité bienveillante du Prince, se trouvèrent si bonnes que militaire fut, à quelques mois de là, incorporé dans la garde impériale, nouvellement reconstituée.

Il s'y conduisit très correctement et eut, quelques années plus tard, l'honneur de se faire tuer à Magenta, sous l'uniforme de ce corps d'élite.

Justin BELLANGER.



Pierres Précieuses Artificielles

Bijoutiers, joailliers, ne vous alarmez pas et vous aussi, mesdames, qui aimez à vous parer de vos bijoux, conservez avec soin vos pierres précieuses dans leurs écrins, ne craignez point de les voir tomber à vil prix, par suite de la découverte du professeur BORDAS, dont toute la presse s'occupe, c'est M. BORDAS lui-même qui en a donné l'assurance à un journaliste parisien :

— « Ma découverte, lui a-t-il dit, n'a qu'un intérêt purement théorique. J'ai réussi à fabriquer des topazes, des rubis et autres pierres précieuses en soumettant des corindons à l'influence du radium. Les pierres que j'ai ainsi obtenues ne diffèrent en rien des bijoux les plus authentiques, puisque la matière première est la même ; on ne peut donc les reconnaître par aucun procédé et tout joaillier les examinant, ou tout chimiste les étudiant y sera trompé.

Mais c'est de l'exagération de prétendre que le marché des pierres précieuses va être bouleversé par ma découverte. Certes, si le radium était moins rare, il n'en serait pas ainsi, mais à l'heure actuelle on ne se procure pas facilement du radium. Savez-vous ce que vaut le kilogramme de ce produit ? Quatre cent millions ! Inutile de vous dire qu'il n'en existe pas de bien grandes quantités, puisque, dans le monde entier, il ne s'en trouve pas deux centigrammes et M^{me} Curie en possède, à elle seule, la moitié. J'en ai pour ma part, dix milligrammes. Or, comme pour obtenir une topaze, par exemple, je dois soumettre un corindon pendant six semaines à l'influence d'un tube contenant un milligramme de radium, vous voyez que je ne pourrai pas fabriquer un bien grand nombre de topazes dans une année. Tous les détenteurs de radium s'amuseraient-ils à fabriquer des topazes, chose bien improbable, ils n'arriveraient pas à en fabriquer un nombre suffisant pour influencer en quoi que ce soit le marché.

Le professeur BORDAS s'est même un peu vanté, et dans les *Annales*, Henri de Parville remet au point, avec sa clarté et son érudition habituelles, la question tant agitée ces jours-ci de la production artificielle des pierres précieuses. On a dit, de tous côtés, que M. BORDAS avait trouvé la pierre philosophale, et qu'il avait découvert le moyen